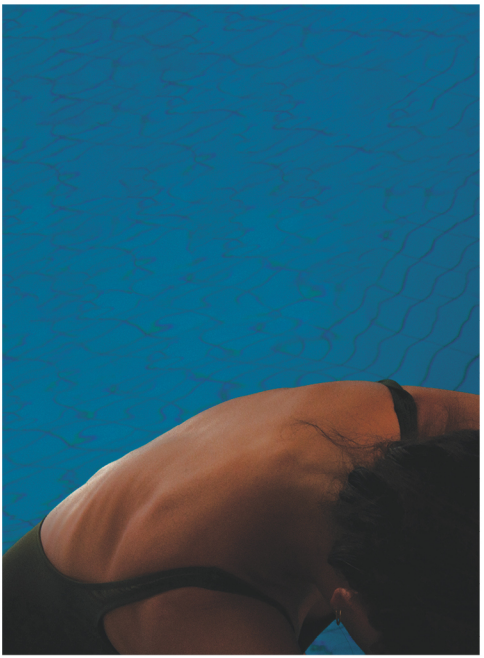


Une réponse

Iris Brey

Les Liens qui Libèrent

Alors que j'étais là, seule dans la chambre d'hôpital, à regarder mon placenta changer de couleur, je pensais à elle.

Il y avait du sang tout autour. L'enfant avait dû être transporté loin de moi. Nous avions tous les deux fourni trop d'efforts, nous étions épuisé·s. Il fallait l'aider à respirer. Moi, j'étais dans cette pièce, abandonnée à cette vie de mère qui commençait par un vide. Il n'était pas là. Elle n'était pas là. Mon placenta ressemblait à une sacoche visqueuse. J'observais le violet qui tirait vers le rose de cette poche monstrueuse qui venait de sortir de moi et qui continuait à vivre, à se transformer sous mes yeux. Je ne savais pas si j'hallucinais. Je ne savais pas si j'avais mal. Je ne savais plus. Il y avait du silence et sa présence. J'avais mis un enfant au monde loin d'elle, et, ce faisant, je me sentais loin de toute cette expérience. Que restait-il de ce corps, maintenant devenu corps maternel ? Le placenta devenait la seule chose tangible autour de moi qui me disait que j'avais réussi à sortir l'enfant. N'avais-je été qu'un récipient qui protégeait cette poche ? Comment

était-ce possible que cette poche soit si énorme? On aurait dit une valise molle. Je la trouvais affreuse et fascinante, je ne pouvais pas arrêter de la regarder. Je n'avais pas peur pour le bébé, bizarrement je savais qu'il allait reprendre des forces. Moi, j'en étais moins sûre. Maintenant que le bébé était sorti de sa sacoche magique, il fallait que je choisisse le récit de ma vie.

> "I would go so far as to say that the natural, proper, fitting shape of the novel might be that of a sack, a bag. A book holds words. Words hold things. They bear meanings. A novel is a medicine bundle, holding things in a particular, powerful relation to one another and to us."

« J'irai même jusqu'à dire que la forme naturelle, ajustée, adéquate du roman serait plutôt celle d'un panier, d'un sac. Un livre contient des mots. Les mots contiennent des

choses. Ils portent des sens.
Un roman est un sac-médecine,
contenant des choses prises
ensemble dans une relation
singulière et puissante. »

Ursula Le Guin

Au bout de six heures avec un col dilaté à six, l'équipe m'a mise dans la baignoire qui s'était libérée. Pour m'aider avec les contractions, avec ce temps si long. Dès que mon corps s'est immergé, un soulagement s'est répandu. J'arrivais à mieux respirer, à mieux gérer cette douleur qu'on ne peut pas écrire, qu'on ne peut pas décrire. Je me souviens de la concentration que me demandait chaque inspiration, chaque expiration. Je savais que mon corps n'était pas encore prêt pour la péridurale, j'avais encore besoin de tout sentir. À chaque vague qui me traversait, je geignais. J'avais entendu une voix d'homme, un médecin, qui demandait pourquoi je faisais autant de bruit. C'était un son guttural qui m'aidait à sentir l'enfant et sa longue descente en moi. Le père du bébé était à mes côtés,

gentil, tendre, attentif, mais je me sentais si seule dans cette expérience. J'aurais aimé avoir auprès de moi ma mère ou une femme qui avait accouché, qui connaisse dans sa chair la douleur qui m'envahissait. Elle m'avait envoyé un podcast au moment où j'avais été mise dans la baignoire, comme si j'étais dans une salle d'attente. Elle ne mesurait pas l'effort insurmontable qu'il m'était demandé de faire. Le temps devient une matière si nébuleuse pendant l'accouchement alors qu'on vient de passer neuf mois à réfléchir en semaines et à compter les jours avant l'arrivée du bébé. Mais là, ça n'était plus de l'attente. J'*éprouvais* chaque minute qui passait, le corps en alerte. Je n'ai jamais été aussi présente dans mon corps que pendant cette journée de l'accouchement. Je voulais que l'enfant soit Scorpion comme moi, comme ma sœur, comme son père et comme elle. Il ne me restait plus beaucoup de temps, sinon il basculerait en Sagittaire. Dans sa cuisine, elle, pour qui les heures devaient être interminables en attendant l'« heureux évènement », s'était blessée. Son couteau avait tranché sa main. Sa main bandée. J'espérais encore

éprouvais

dans cette salle d'accouchement qu'elle serait là à la sortie pour nous accueillir. Mais elle n'avait pas d'espace pour deux. Juste pour moi.

Dans cette pièce que l'on appelle « salle de travail », je n'arrivais pas à le sortir. Je voulais que ce soient les sages-femmes qui m'accompagnent, je ne voulais pas de l'obstétricien. Je les suppliais de m'aider pour qu'on y arrive ensemble, entre femmes. L'une d'entre elles, Guillemette, une élève sage-femme qui commençait tout juste, venait de s'évanouir. Je pensais que ça n'arrivait qu'au cinéma. Je me disais que ce n'était pas le moment de lâcher. J'écoutais la voix de celle qui tenait encore debout, Anaïs. À un moment, elle m'a dit que le risque était trop important, l'obstétricien est arrivé. Il m'a guidée, avec la respiration, les contractions, les forceps, et j'ai senti le corps de l'enfant descendre, j'ai senti son coude pousser dans mon vagin. L'étrangeté de cette sensation. Je savais qu'il était en train d'arriver. Et puis il est sorti, sans déchirure, alors que je me sentais si déchirée dans ma vie. Je me souviens

du soulagement. Il criait, mes larmes coulaient. Nous étions en vie. Otto était dans ma vie.

Quand elle a tenu le nourrisson la première fois dans ses bras, dans sa cuisine, elle a déposé une goutte d'huile d'olive sur ses lèvres, il a grimacé. Elle lui a dit que la vie pouvait être amère.

A-mère.

Quelques jours plus tard, quand elle m'a dit que c'était fini, je n'ai plus réussi à me nourrir. Ni à nourrir l'enfant. Je dépérissais littéralement. J'ai perdu vingt kilos. Je n'avais jamais été aussi mince. Le lait ne coulait plus. Plus rien ne voulait sortir de ce corps, j'étais asséchée. Alors que j'aurais dû passer mon temps à chérir l'enfant, je ne pensais qu'à elle. La rupture prenait toute la place, je n'arrivais pas à me sortir de ma tristesse. J'étais totalement absorbée par son absence, par son manque. Mon cœur s'était fait

piétiner. C'est mon chagrin qui m'a permis de sortir du mensonge. D'expliquer à mon entourage l'état de dissociation dans lequel je me trouvais. J'ai dit au père de l'enfant que j'étais tombée amoureuse d'une autre, il m'a prise dans ses bras et m'a dit que s'il y avait eu de l'amour, alors il y avait aussi eu plus de vie. J'ai été soulagée de dire la vérité, même si je n'avais pas le choix. On peut cacher son bonheur, pas sa tristesse.

J'avais évidemment l'espoir que quand elle rencontrerait l'enfant, elle lui ferait une place. Qu'elle aurait l'intelligence d'inventer un modèle avec moi, avec nous, qu'elle en aurait le désir surtout. Mais je m'étais trompée. Elle aussi, elle devait être asséchée.

> « La rupture est expérience
> de l'arrachement. [...] Ce n'est pas
> seulement que l'autre s'éloigne,
> emportant un peu de moi,
> c'est qu'il m'écorche [...]. »
>
> Claire Marin

Quasiment un an après mon accouchement, je vais seule au cinéma. Je pense aller voir une comédie, un film de Sophie Letourneur avec Marina Foïs enceinte. Me voilà devant *Énorme*, la scène d'accouchement arrive et quelque chose ne va pas. C'est bien le personnage de Marina Foïs qui accouche mais c'est tout mon corps qui se met à revivre l'accouchement. La cinéaste a choisi de filmer en contrechamp, comme un documentaire, des sages-femmes qui accompagnent vraiment des mères en devenir. Le film oscille ainsi entre la fiction avec les plans sur le visage de la comédienne et le réel dans la salle de travail. Cette salle de travail est la mienne et surtout la voix de la sage-femme est la mienne. C'est Anaïs que j'entends. Les phrases qui résonnent dans la salle de cinéma sont celles qu'elle a prononcées à mon endroit. La fiction percute ma réalité. Le film devient dès lors le documentaire de ma vie. Je vois l'archive de mon accouchement. La réalisatrice a tourné sa fiction dans l'hôpital où j'ai accouché, elle a filmé la sage-femme qui m'a aidée à donner la vie. Je revis l'expérience de mon

accouchement sur grand écran. Je sors dans la contre-allée du cinéma en titubant. Je m'assois sur les pavés et je pleure toutes les larmes de mon corps. Enfant, mon père me faisait goûter mes larmes, il me disait que si elles étaient salées, c'était un petit chagrin, mais que si elles étaient amères, « bitter », c'était de la tristesse. Je suis désorientée et si dévastée, j'ai envie de l'appeler, je résiste. Entendre la voix d'Anaïs m'a replongée dans la solitude de cette expérience, dans ces heures entre la vie et la mort où on se dépasse pour sortir un corps de soi, dans le traumatisme de l'abandon. Abandon de ce bébé qui ne loge plus en nous, abandon amoureux pour ma part.

> "After all the things occurred to me,
> the void occurred to me."

« Une fois que tout me fut arrivé,
le néant m'arriva. »

Louise Glück

J'ai mis du temps à comprendre l'ampleur du trauma qu'a causé cette rupture au moment où je devenais mère, au moment où je devenais lesbienne. Il m'a fallu des années pour m'en remettre. Des années pour ne plus pleurer dès que je pensais à elle. Des années pour que le récit de l'accouchement ne me ramène pas à sa perte. Grâce au générique du film de Letourneur, j'ai trouvé le nom de famille d'Anaïs, la sage-femme. J'ai pris rendez-vous, elle avait maintenant un cabinet. J'avais juste besoin de la revoir, d'entendre sa voix dans un autre contexte. Elle m'a installée sur sa table d'examen. Je lui ai demandé de m'ausculter, elle m'a dit qu'il n'y avait aucune raison de le faire. Elle m'a simplement écoutée, j'avais besoin de reparler de l'évènement, de me le réapproprier, de lui donner une autre couleur, de reprendre le récit dans mes mains. Elle m'a proposé de poser des aiguilles d'acupuncture. Elle l'avait fait à la quinzième heure de travail, quand j'étais totalement bloquée. Je déteste les aiguilles, c'est ma plus grande phobie, l'idée de la pénétration d'une aiguille dans mon corps

m'est insupportable, mais là, c'était exactement ce dont j'avais besoin. J'avais besoin qu'elle les pose une dernière fois dans mon corps. J'ai senti le léger pincement. Anaïs m'a dit d'expirer, elle en a posé une autre. Et j'ai attendu. J'ai attendu que les aiguilles viennent réparer. J'étais en train de clôturer l'accouchement.

Je repense au placenta, à cette poche qui porte cette tristesse, cette résignation. Il contient aussi plusieurs amours qui se sont finies ce jour-là. Notre histoire. Mon histoire d'amour avec le père de l'enfant, mon mariage, mon hétérosexualité. Cette sacoche violette contient toute ma vie et toutes mes contradictions. Je ne suis désormais plus nullipare, plus hétérosexuelle, plus la femme de quelqu'un, plus l'amoureuse de quelqu'un. C'est dans ces ruptures que je me suis définie. J'étais désormais seule, et avec un enfant. Seule avec un enfant.

Il fallait choisir une poussette, une avec des roues tout-terrain, une plus légère et adaptée aux trottoirs ou une qu'on pouvait plier soi-disant facilement. Une fois l'enfant dans son habitacle, vers où se diriger, quelle direction prendre ? En sortant de l'hétérosexualité, j'avais fait une sortie de route ; avec ma poussette, je sortais désormais du droit chemin, je ne filais plus droit. En anglais, hétéro se dit « straight », c'est-à-dire « droit ». Dans la langue anglaise, qui est ma langue paternelle, la manière dont on tient notre corps, « stand up straight », dont on s'oriente dans l'espace, « go straight ahead », dont on voit, « you can't see straight » ou dont on parle de mes cheveux raides, « your straight hair », me raconte que l'hétérosexualité est l'orientation la plus honorable, celle qui n'est pas faite de circonvolutions.

> « Le langage projette des faisceaux de réalité sur le corps social. Il l'emboutit et le façonne violemment. »
>
> Monique Wittig

STAND UP STRAIGHT GO STRAIGHT

YOUR STRAIGHT HAIR

GO STRAIGHT AHEAD YOU CAN'T SE

STAND UP STRAIGHT

YOU CAN'T SEE STRAIGHT YOUR ST

GO STRAIGHT AHEAD Y

YOUR STRAIGHT HAIR STAND UP

YOU CAN'T SEE STRAIGHT

STAND UP STRAIGHT GO STRAIGHT

YOUR STRAIGHT HAIR

GO STRAIGHT AHEAD YOU CAN'T SE

STAND UP STRAIGHT

YOU CAN'T SEE STRAIGHT YOUR ST

T AHEAD YOU CAN'T SEE STRAIGHT

STAND UP STRAIGHT

EE STRAIGHT YOUR STRAIGHT HAIR

GO STRAIGHT AHEAD

RAIGHT HAIR STAND UP STRAIGHT

OU CAN'T SEE STRAIGHT

STRAIGHT GO STRAIGHT AHEAD

T YOUR STRAIGHT HAIR

T AHEAD YOU CAN'T SEE STRAIGHT

STAND UP STRAIGHT

EE STRAIGHT YOUR STRAIGHT HAIR

GO STRAIGHT AHEAD

RAIGHT HAIR STAND UP STRAIGHT